

« **Entre le vide et l'existence** »

*Les Pavages du désert* de Jocelyne Felx, Saint-Lambert,  
Éditions du Noroît, 1988, 93 p., 12,00\$.

Hélène Marcotte

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38996ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marcotte, H. (1989). Review of [« Entre le vide et l'existence » / *Les Pavages du désert* de Jocelyne Felx, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1988, 93 p., 12,00\$.] *Lettres québécoises*, (53), 70–70.

# «ENTRE LE VIDE ET L'EXISTENCE»

d'écriture» (de Bellefeuille). Les questions relatives à une continuité ou à une rupture posent, en fait, la question de la relève pour qui l'hégémonie de la littérature est à Montréal. Les générations avaient une voix propre, celles d'aujourd'hui ont-elles des lieux d'expression qui leur servent de porte-voix?

Que penser des revues en région (*Urgences, Passage, Le Sabord*, etc.) sinon qu'elles remplissent bien leur mandat : encourager et permettre une plus grande visibilité de l'écriture «périphérique». Des bancs d'essai? Pourquoi n'y aurait-il pas d'autres objectifs?

Toute revue, inévitablement, est incluse dans une pratique sociale. Toute revue est un LIEU. Aucune n'est neutre. C'est le propos de la 3<sup>e</sup> table ronde : orientations esthétiques, idéologiques et politiques. Une revue «pure» est impossible. L'idée qu'une revue puisse donner forme à un engagement relève d'une exigence qui est celle de rester collée à son époque. C'est ainsi que des revues comme *Dérives* et *Vice versa* marquent l'état des rapports entre les cultures allophones et la culture québécoise. L'espace idéologique occupe l'espace imaginaire de son temps. Aujourd'hui, les textes ne tracent plus des trajectoires collectives mais des pistes individuelles. Pour être vivante, commente Jean Royer, la revue doit être un lieu de création en relation directe avec un lieu de critique. Ce que dit autrement Jean Jonassaint : «Les revues : une liberté de (du) dire».

Lieu des incertitudes par excellence, les revues de création doivent consentir au risque. Rien de moins! Car la revue, ce qu'elle est le moins, c'est un produit de consommation. Lieu de synthèse créatrice, elle surgit de la nécessité et de la différence. Certes, il y a un art de la mise rappelle Normand de Bellefeuille qui consiste d'abord, à propos des revues, à ne pas écrire «fessier» comme d'autres, aux cartes, ne jouent pas «fessier». Bref, «revoir» ses cartes pour mieux placer ses atouts... M'enfin! □

Bruno Roy

**Les Pavages du désert** de Jocelyne Felx, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1988, 93 p., 12,00\$.

Lauréate du prix Émile-Nelligan en 1982 pour son recueil *Orpailleuse*, Jocelyne Felx signe un recueil d'une très belle facture avec *Les Pavages du désert*. Divisé en deux parties respectivement intitulées «Papier d'impression. À propos d'une ville» et «Les Vents de l'intérieur», le volume confirme le talent de l'auteure.

Longue suite poétique, la première partie est une sorte d'exorcisme dans laquelle une narratrice s'emploie à surmonter l'échec d'une relation amoureuse. Le personnage étrange de «ROSE», de même que sa «redoutable sonate» exécutée au piano, gouvernent le texte. Au fil des vers, un glissement s'opère toutefois dans la thématique et le registre personnel cède le pas à une dimension collective alors que la musique s'efface au profit de l'écriture. Dans une petite ville papetière qui «doit son nom / à un rocher reproduisant / le visage / d'une vieille femme», la narratrice tente alors de prendre possession de sa langue pour fonder un pays :

*Où rêver sa langue quand tant  
d'arbres tombent  
en nos mots,  
allant dessiner  
autant que le fleuve  
le pays natal? (p. 29).*

D'une construction rigoureuse, cette première partie emprunte le ton du journal intime, à mi-chemin entre la confiance et la réflexion.

Dans la seconde partie, la narratrice abandonne ce registre et cherche à «dire le monde à partir d'un bizarre / lambeau de vision que l'on arrondit / sur une bouche» (p. 53). Le discours s'organise autour de Léonard l'Italien, de Mona, de Pascal et des Borgia, sans qu'il y ait de va-et-vient entre le passé et l'instant de l'énonciation. Tout se passe comme si la trame temporelle avait été abolie. La première personne, déjà rare auparavant, disparaît presque entièrement au profit de la troisième, ce qui objective le discours. Mais ce retrait de la narratrice a aussi pour conséquence de biffer toute émotion. Nul cri, nulle révolte ne transparaissent. Les «mots vivent à notre place [...] nous éloignent d'eux» (p. 52). Ainsi, la dénonciation de l'ordre du monde se fait de façon implacable et résignée :

*et ce n'est que ça et là  
qu'effleurent les granites de l'inévitable  
le roc à nu des pavages du désert  
le pays de la terreur muette (p. 39).*

Le leitmotiv : «il n'y a pas un grain d'espoir» confirme l'absolu de la désespérance et le bonheur n'a plus qu'une existence hypothétique :

*et la tragédie serait pour rire  
penchée à la fenêtre  
et nous revivriions quand le ciel  
était bleu et grand l'espoir (p. 86).*

En fait, la seule issue possible s'ouvre sur le néant.

Felx s'exprime dans une langue sobre et efficace où la poésie tient autant à l'expression qu'à la forme. Le retour des motifs exploités rythme le discours et le regroupement des poèmes sous quelques titres-clés accentue la cohérence du recueil. Texte dense, difficile même, dont la tendance à l'abstraction rebute parfois, *Les Pavages du désert* séduira le lecteur sitôt apprivoisé. □

Hélène Marcotte

